

## Les chants du soir

Afchar Timoutchin

Volume 44, numéro 1 (255), février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Timoutchin, A. (2002). Les chants du soir. *Liberté*, 44(1), 19–29.

## Les chants du soir

Afchar Timoutchin

traduit du turc par François-Michel Durazzo

### Les chants du soir

Un jour blanc se referme sur moi.  
Où êtes-vous, profondeurs de la mer  
qui filtrez le vert des forêts,  
ah profondeurs de la haute mer ?  
Tendu vers les ombres qui se tendent,  
belles comme les yeux de mon amour,  
je sens au-dessus de moi un bleu nerveux  
comme si j'inaugurais une ère nouvelle.  
Dans le rouge ténu du jour qui sombre,  
les chants du soir s'installent doucement.

D'une seule traite, un jour s'en est allé, a disparu,  
sans que l'on puisse se résigner à quoi que ce soit.  
Tout ce que je touche me glisse entre les doigts.  
Je vais vivre une passion éternelle  
comme si de rien n'était.  
De toutes façons, la nuit sera longue à venir.  
Et bien qu'il soit esclave de ses lois,  
le soleil glisse vers l'horizon  
et chaque fois je revis la même joie.

## Qui suis-je ?

Qui suis-je, moi qui me réfugie  
dans le silence d'un enfant turbulent ?  
Tandis que les alchimistes s'obstinent à révéler  
le fruit d'improbables recherches,  
qui suis-je, moi qui résiste au bord du temps ?

Tandis que les avions battent des ailes vers le lointain,  
qui suis-je, moi qui reste là, brisé  
comme une vieille barque ?  
Qui suis-je, tendu  
depuis les rêves de l'enfance  
vers d'incompréhensibles contrées ?

Qui suis-je ? Je ne parviens pas à le savoir,  
moi qui ai faim d'amours inouïes  
et que le moindre regard amuse,  
qui suis-je en ces temps incertains, moi  
qui pleure sur tout et sur moi-même ?

## **Un soir, tout seul**

Je pénètre en silence dans l'obscurité,  
timide, apeuré, gêné.

Parmi les oiseaux de nuit et les moustiques,  
je cherche mon ombre.

Je m'ouvre un espace dans le vide,  
sans personne, comme une statue.

On m'a chassé de tous les temples.

Pourquoi est-ce arrivé ? Je l'ignore.

Pourquoi m'a-t-on exilé, lapidé  
de mon pays et de mes joies ?

Comme une épaisse couverture, je suis  
tendu vers un vaste néant.

Ma tête endolorie, mon cœur souffrant  
ne me parlent que de moi-même.

Je n'écoute plus personne.

Ainsi m'en vais-je en passant.

## **Depuis lors**

Entre les pages de mon cahier est restée  
la fleur que tu m'avais donnée.  
L'été passé touchait à sa fin, l'as-tu oublié ?  
Le temps passe si vite  
et bientôt l'été reviendra.

Voilà le symbole de mes ultimes joies.  
Là même où notre amour a résisté,  
j'ai pensé ceci, il y a peu :  
si nous vivons encore de belles choses,  
nous ne revivrons plus celles-là.

## Une supposition

Je viens peut-être du lointain pays  
des baisers des flamants roses  
comme les pluies d'avril.

Dans mes rêves d'enfant les montagnes se renversaient.  
J'étais le plus fou du monde, me disais-tu.  
En moi se disloquaient les glaces et les mers se gonflaient.  
J'ai traversé des temps qui n'en finissaient pas.  
Depuis toujours, je me suis senti appelé par les montagnes.  
Si toi, tu ne m'avais pas bercé dans de terribles balançoires,  
je serais parti un jour accroché à un vent  
et j'aurais finalement échappé à d'horribles créatures.  
J'avais un pays en une île lointaine.  
Mon amie, belle comme les aurores,  
pleurerait pour moi chaque soir en silence.  
Je serais malgré tout un jour parti là-bas.

Je ne parviens pas à savoir ce que c'est :  
il y a en moi des cieux inconnus.  
Ne serais-je pas, mère, né chez les oiseaux ?

## Une courte histoire d'amour

Quatre yeux noirs, deux cœurs fous,  
ainsi en parlent les livres.  
Pensez bien à toutes ces années passées.  
Même aujourd'hui il reste des traces, çà et là.  
Leur amour n'avait pas de lois,  
c'étaient vraiment deux fous.  
Grandes roues, manèges,  
quelles autres choses encore  
ont grandi entre les murs qu'ils ont détruits ?

Comme tout amour, le leur aussi  
a finalement ployé sous sa masse.  
La beauté de leur amour est sur toutes les lèvres.  
Une ville entière a parlé d'eux  
et pendant que la ville parlait d'eux,  
comme des étoiles refroidissant  
leur amour s'est figé dans la glace.

Ils ne se reconnaîtraient pas  
dans ce que l'on dit d'eux.



## **Ce qui incombe aux enfants**

Tout le monde, à tout âge,  
devrait pouvoir pleurer sur les genoux d'une mère,  
pour passer d'infranchissables cimes,  
vers l'inconnu au loin, à bride abattue,  
sur des chevaux de bois plus enfants que les enfants.

Derrière les portes fermées,  
rôdent des hommes aux yeux morts  
pour crucifier l'enfance.

Tout enfant qui sait cela devrait s'endormir  
sur les genoux de sa mère, oh joie infinie !  
rien que pour tourmenter ces hommes.

## **La nouvelle du soir**

J'ai reçu le télégramme des oiseaux  
de la cime des montagnes.  
Je dois m'éveiller pour me rendre chez eux  
avant que le jour ne se lève.

L'obscurité attache l'énorme silence  
à la solitude.  
Je dois aller  
en quête de la joie inouïe,  
là où se trouvent les oiseaux,  
avant que le soir ne tombe.

## Épitaphe

Oiseau hargneux des hauteurs,  
tes ailes se sont couvertes de boue  
et tu n'es même pas un point sur les cartes.

Quoi qu'on dise, tu as bien vécu.  
Toutes les rues conservent les traces de tes pas,  
ton nom s'est inscrit sur les vents les plus hargneux.

Tu es le vrai historien, le vrai savant  
de tous les espaces et de tous les temps,  
tu es le premier alchimiste de la solitude.

Même en dormant ainsi en silence,  
tu es l'antithèse de l'obscurité.  
Du haut des branches qui touchent les nuages,  
regarde bien, regarde bien vers le lointain.

## Le dernier air du soir

J'ai peur de mes joies,  
mes amours m'effraient.  
Je porte en moi ce que je crois.

Je pense aux choses les plus anciennes  
qui peut-être n'ont jamais existé,  
une fleur ou bien une brise,  
j'ignore ce qui me pousse  
tout droit vers le lointain.

J'ai perdu mon jouet, ma toupie,  
je n'ai plus ma bicyclette.  
De mes fenêtres, on ne voit plus  
la source ni le lit du ruisseau.  
Mes livres de contes ont disparu, été jetés.  
Quelques êtres comme des fumées,  
se sont évanouis dans les airs.

---

Né à Akhisar (Turquie) en 1939, Afchar Timoutchin est poète, romancier, critique et professeur d'esthétique à la Faculté de philosophie d'Istanbul. Il a publié notamment aux Éditions Insancil (Istanbul) *Çöl* (*Désert*, 1958-1968), *Destanlar* (*Épopées*, 1969), *Böyle söylenmeli bizim türkümüz* (*C'est ainsi que nous devons chanter*, 1974), *Savaşçı Türküleri* (*Les chants du guerrier*, 1980), *Ey benim güzel sevdalım* (*Ô mon bel amour*, 1984), *Bu sevda böyle gider* (*Ainsi va cet amour*, 1992), *Arinmalar* (*Purifications*, 1992) et *Aksam türküleri* (*Les chants du soir*, 1996).